

Les failles de l'être humain

Myriam Beaudoin, *Un petit bruit sec*, Montréal, Triptyque, 2003, 118 p.

Marie Gagnier, *Console-moi*, Montréal, Boréal, 2003, 324 p.

Hans-Jürgen Greif, *Orféo*, Québec, L'instant même, 2003, 264 p.

Benny Vigneault

Numéro 113, printemps 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36882ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vigneault, B. (2004). Compte rendu de [Les failles de l'être humain / Myriam Beaudoin, *Un petit bruit sec*, Montréal, Triptyque, 2003, 118 p. / Marie Gagnier, *Console-moi*, Montréal, Boréal, 2003, 324 p. / Hans-Jürgen Greif, *Orféo*, Québec, L'instant même, 2003, 264 p.] *Lettres québécoises*, (113), 26–27.

Les failles de l'être humain

Trois livres choisis au hasard pour être lus en parallèle. L'aventure a toujours quelque chose de périlleux et de fascinant à la fois. Périlleux parce que, à l'exercice, on risque de se perdre dans les comparaisons injustes ou de forcer la main à l'interprétation. Fascinant parce que l'un et l'autre livres peuvent parfois s'éclairer de façon étonnante.

Chacun à leur manière, les trois romans ici commentés parlent de l'être humain, de ses failles et des bouleversements qu'elles peuvent provoquer.

R O M A N

BENNY VIGNEAULT

UNE JEUNE FEMME QUI VIENT DE PERDRE SON PÈRE, décédé subitement, emporté par un cancer foudroyant, fait état de ce qui se passe autour d'elle depuis le tragique événement. Elle parle volontiers et abondamment de ses sœurs, de sa mère et de leurs proches alors que la poussière retombe autour d'eux comme l'hiver de gros flocons de neige, au ralenti.

ÉCRIRE LE PLUS QUE VIF

En fait, le récit de la narratrice se donne en deux temps qui s'enchevêtrent : quelques pages pour faire la chronique du quotidien et pour se raconter librement ; quelques pages pour s'adresser au père comme s'il était toujours vivant ; et ainsi de suite. Alors que le premier récit demeure plutôt descriptif, le second se veut résolument intime. Comment survivre, en effet, à la mort de son père lorsqu'on a 25 ans ?

Avec son premier roman, *Un petit bruit sec*, Myriam Beaudoin se place tout à la fois sous les lumières et dans l'ombre de Christian Bobin. Si l'écrivaine fait appel dès le départ à ce dernier par une épigraphe tirée du livre *Ressusciter*, l'ensemble de son roman fait plutôt penser au superbe *La plus que vive*, que Bobin a écrit après avoir perdu sa femme, elle aussi disparue trop rapidement. « C'est la première fois que je le vois muet au milieu d'une foule », confie-t-elle tendrement alors qu'elle pense à l'enterrement. Ainsi, la narratrice revient sur la visite au salon funéraire, imagine l'embaumement, évoque les derniers moments de la vie du père et la terrible progression de la maladie. Les jours et les semaines se suivent. Retours en arrière. Diagnostic. La mort laisse un grand vide dans cette famille, comme de raison.

Touchante, la jeune femme exprime avec beaucoup de nuances la peine qu'elle porte de même que son refus de voir son père parti irrémédiablement. En fait, son désarroi, tout à fait naturel dans de telles circonstances, s'explique doublement puisque son père, avant de mourir, la charge par la force des



MYRIAM BEAUDOIN



choses d'une importante tâche : écrire le livre qu'il n'aura jamais pris lui-même le temps de faire.

Je n'ai pas écrit ce livre afin de t'y ranger pour toujours. Je l'ai écrit et je continue de l'écrire afin de laver les grosses taches de l'oubli qui s'installent un peu partout autour de moi. Je veux que tu restes. Je veux que les gens parlent de toi. Je veux que tu veilles sur moi.

Un petit bruit sec se ferme sur un court chapitre dans lequel la narratrice rappelle l'époque où le père était consul dans un pays d'Afrique de l'Ouest, l'un des pays les plus pauvres du monde, celui qui est traversé par le fleuve Niger et qui porte dans son cœur « la ville mystérieuse ». Elle évoque ainsi le dernier voyage de son père, au sens propre, et poursuit le projet d'apprivoiser ce qu'elle appelle sa voix de papier. Myriam Beaudoin s'est-elle inspirée d'une mort véritable ou s'agit-il d'une mort imaginée ? L'effet, souvent juste et sincère, n'en est pas moins crédible...

VITRAIL ET ÉCLATS DU VERRE

Ce qui frappe à la lecture du *Console-moi* de Marie Gagnier, c'est la rigoureuse construction de l'ensemble. Avec ses 324 pages bien remplies, le roman s'articule autour de la métaphore du vitrail, qu'il file jusque dans ses moindres détails. L'une des qualités de cette architecture morcelée réside d'abord dans la diversité de la narration et la multiplicité des points de vue.

Première partie (l'endroit du vitrail). Le récit couvre près de vingt ans et rapporte l'histoire de Lazare Lefort et de son fils Gabriel, partis de Cheticamp (en Nouvelle-Écosse) à la dérive une nuit d'avril 1944. Leur périple





MARIE GAGNIER

les mènera vers Pointe-aux-Trembles où ils finiront par s'installer. Le drame fondateur, qui a justifié la fuite de Lazare : la mort de sa bien-aimée Constance, quatre ans plus tôt, décédée à la suite de la naissance de Gabriel. Comment le père et le fils réagiront-ils à ce déracinement ? Plus lente que la première partie, la deuxième se passe essentiellement en 1963, alors que Gabriel part sur les traces de ses origines dans sa « Because of sorrow » – sa voiture. Sur la route, le jeune homme croisera le chemin de Xavier Meulière et d'Emmeline Sanschagrin, qui

parcourent le Bas-du-Fleuve et la Gaspésie en prétendant collecter des données folkloriques pour leurs études. Cette rencontre changera le cours de son existence. Pour sa part, la troisième partie (l'envers du vitrail) est constituée du journal intime d'Emmeline et d'un récit qui lève le voile sur le passé de Xavier. Et puis, entre les douze chapitres des deux premières parties du roman se glissent douze courts intermèdes, si l'on peut dire, qui se déroulent en 1973 et qui rapportent l'histoire de Juliette, 10 ans, emprisonnée dans un corps déformé. Une fillette de cristal. Lumineuse et fragile. Quels sont les liens qui se tissent entre elle et les différents personnages du roman ?

Alors qu'elle se développe et que s'explique son retournement dramatique, cette histoire se donne des allures de compte rendu d'enquête policière. Difficile à résumer parce que dense et complexe, *Console-moi* offre une lecture à plusieurs égards intéressante mais tout de même inégale. La partie la plus captivante demeure sans doute la troisième, surtout parce que le lecteur voit enfin se dénouer l'essentiel de l'intrigue et qu'il prend suffisamment de recul pour observer le vitrail achevé.

Qu'y a-t-il finalement au cœur de ce livre sinon des destinées croisées qui font ressortir, chacune à leur manière, les inévitables brisures, familiales d'abord, qui fondent le développement de notre existence ?

Je ne peux m'empêcher de faire le parallèle. Chaque être humain porte en lui mille fêlures et parfois il se casse sous la pression d'un seul événement. Les morceaux les plus difficiles à découper, à rayer pour être plus précis, ce sont les courbes intérieures et les angles intérieurs. Et là encore, mon cher Gabriel, ce que l'être humain protège farouchement, ce qui cède en dernier sous le choc, n'est-ce pas cela aussi ?

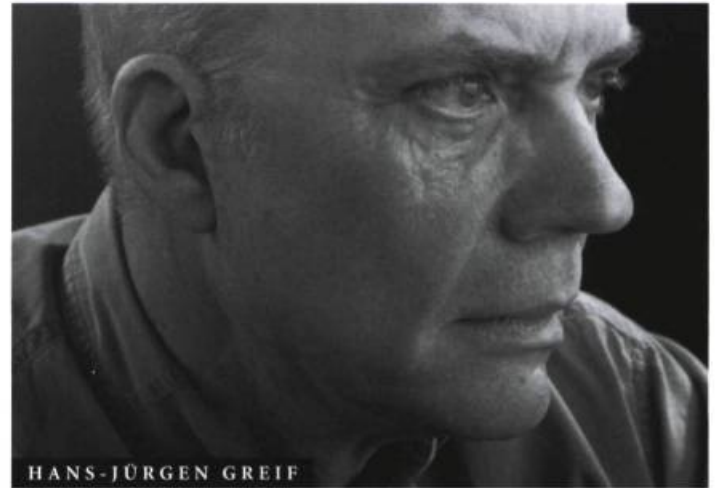
Judicieusement construit autour de la métaphore du vitrail, le roman perd malheureusement en éclatement ce qu'il gagne en sublime.

LIBÉRER LA VOIX DU MUSICO

En Allemagne. Aujourd'hui. Anna Maria Ferrone-Oragagni (aussi appelée La Signora), une ancienne concertiste italienne devenue professeure de piano, découvre à la fin de sa vie un jeune homme infirme à la voix exceptionnelle. Plus encore : il serait, selon elle, « l'incarnation du chant ». Sous son aile, Lennart Teufel se prête volontiers à un enseignement des plus rigoureux qui s'apparente à celui des « castrats » ou *musico* des XVII^e et

XVIII^e siècles. Anachronisme vivant, l'enfant prodige possède une voix d'une autre époque, à la fois lumineuse et fascinante, qui ne manque pas de bouleverser tous ceux qui l'entendent. Alors qu'elle est sur le point de mourir et que Teufel achève sa formation, La Signora fait appel à Weber, l'un de ses anciens élèves de piano devenu critique de musique au *Freiburger Rundschau*, pour qu'il s'occupe de la carrière de son protégé – rebaptisé *Orfeo*.

Dans son désir d'offrir une histoire qui porte en elle l'amour de la musique et du chant, Hans-Jürgen Greif offre ici un livre où s'équilibrent organisation, richesse et simplicité. S'inspirant du seul enregistrement de castrat



HANS-JÜRGEN GREIF

existant – d'Alessandro Moreschi, le dernier castrat d'Italie, daté de 1912 – et d'autres chanteurs passés ou actuels, l'écrivain rend de façon évocatrice le contexte pour le moins inusité de cet être singulier. « Ce livre rend hommage à des voix dont l'écho n'a pas pu être sauvé », souligne-t-il dans sa note de l'auteur à la fin de l'ouvrage. Ce faisant, l'écrivain voit ses espoirs réalisés lorsqu'il manifeste le souhait d'intéresser le lecteur au destin unique des *musico*, aux arias des grands compositeurs ou encore aux techniques vocales et théâtrales de l'ère baroque.



Après le décès de La Signora, Orfeo doit désormais trouver la place qui lui revient – dans la vie de tous les jours comme dans l'univers ingrat du monde de la musique. Car s'il suscite le plus souvent la fascination, le chanteur inspire aussi chez d'autres la jalousie et la crainte. Un être aussi exceptionnel, à la beauté si étrangement envoûtante et à la voix surhumaine, est-il nécessairement voué à connaître un destin tragique ? Une chose est sûre : pour Weber, sa femme Kristen ou les autres personnages qui gravitent dans l'univers d'Orfeo, la présence du castrat changera de façon irrémédiable leur existence. En

cela, peut-être, le jeune chanteur, en tant que personnage de fiction, incarne la vibrante émotion que peut éveiller la voix humaine. Le roman, pour sa part, ouvre une superbe porte sur l'univers musical qu'il entend servir.